

Sean Penn, président du jury du 61e Festival de Cannes

"Nous devons faire le contraire des Oscars"

LE MONDE | 24.05.08 | 08h15 • Mis à jour le 24.05.08 | 08h19

Dernier week-end pour le Festival de Cannes. Les projections des vingt-deux films en compétition devaient s'achever, samedi 24 mai, avec celles d'*Entre les murs*, de Laurent Cantet, l'un des trois films français retenus, et de *Palermo Shooting*, de l'Allemand Wim Wenders. A l'avant-veille de la cérémonie de clôture et du palmarès, le président du jury du Festival, Sean Penn, a accordé un entretien exclusif au *Monde*.

Lauréat du prix d'interprétation à Cannes en 1997 pour son rôle dans *She's so Lovely*, de Nick Cassavetes, oscarisé en 2004 pour sa performance dans *Mystic River* de Clint Eastwood, Sean Penn a aussi réalisé quatre longs métrages (dont *Into the Wild*, sorti en France en 2007).

Etes-vous content ?

Oui !

Combien de films vous reste-t-il à voir ?

Encore trois.

Quelle impression générale se dégage de ce que vous avez vu de la sélection ?

J'ai le sentiment que c'était une très bonne moisson de films. Je regrette juste qu'il n'y ait pas plus de comédies dans la compétition. C'est vraisemblablement lié à la défiance des distributeurs, qui craignent que l'exposition cannoise nuise à leur film, et c'est dommage. Et puis il y a un snobisme qui voudrait qu'une comédie ne peut pas être un grand film. Mais c'est faux : il y a aujourd'hui une floraison de comédies incroyables, aux Etats-Unis du moins. Ça m'aurait plu de découvrir ce que ce genre produit dans le reste du monde.

Quelles sont les comédies qui vous ont marqué récemment ?

Les films de Woody [Allen], bien sûr. Mais il y en a plein. *Supergrave* [de Greg Mottola, 2007] par exemple est un film dément.

Lors de la conférence de presse du jury, il a été question de politique. Revient-elle dans les débats que vous avez entre vous ?

Vous seriez surpris de voir à quel point des questions d'ordre politique sont soulevées par chacun des membres du jury à partir de films ou d'éléments filmiques qui, en surface, ne le sont pas. Mais, de manière générale, nous mettons l'accent sur

l'expérience cinématographique. Principe qui, bien entendu, peut s'interpréter de nombreuses façons.

Que vous inspire la Palme d'or donnée par Quentin Tarantino à Michael Moore en 2004 ?

Je suis ravi de n'avoir pas eu à siéger à ce jury. Parce que je pense que c'est un film très important, et qu'il aura un impact à long terme, en tant qu'archive historique. En même temps, il ne se rattache en rien aux raisons de mon amour pour le cinéma. Si j'avais été à sa place, ce cas m'aurait torturé.

Pensez-vous que la Palme a servi la cause de Michael Moore ?

Il a perdu son combat, comme tous ceux qui ont lutté contre la guerre en Irak, moi compris.

Quelle a été votre réaction quand on vous a proposé de présider le jury ?

Je n'en revenais pas qu'aujourd'hui on veuille confier cette responsabilité à un Américain, quel qu'il soit ! Je suis toutefois gêné par l'idée de compétition, et je voudrais reprendre à mon compte cette phrase de David Lynch quand il avait présidé le jury [en 2002] : "*Nous n'allons pas choisir les films, ce sont eux qui vont nous choisir.*"

Qu'est ce qui vous guide dans votre approche des films ?

La meilleure manière d'être honnête, c'est d'essayer de s'émanciper des effets de mode, pour tenter de percevoir ce qui restera indélébile. Nous devons faire tout le contraire de l'académie des Oscars, dont les palmarès relèvent d'un art consommé de la manipulation, d'un très bon marketing.

Qu'est-ce qui vous a surpris ?

Le fait de voir autant de films dans la même journée. Le jour de la projection de *Che* [de Steven Soderbergh], je suis resté neuf heures dans mon fauteuil. Je ne suis pas un cinéphile. Je ne vais pas si souvent que cela au cinéma.

Lisez-vous la presse pendant le Festival ?

J'ai demandé au jury de ne pas lire les critiques. En revanche, dans les hôtels, la presse professionnelle est à disposition dans les halls, et il m'est arrivé de la feuilleter. *Variety* est un journal obscène, qui fait de la désinformation. Ils parlent des films sous l'angle du marché et leur font du tort en répandant toutes sortes de rumeurs. Acheter ce type de presse, c'est donner de l'argent contre l'art.

Comment gérez-vous le fait que vous et Jeanne Balibar ayez joué respectivement chez Clint Eastwood et Arnaud Desplechin, et que vous ayez dirigé vous-même Benicio Del Toro (dans *The Pledge*), qui joue dans *Che* ?

Les relations personnelles entre des membres du jury et des cinéastes ou acteurs en compétition existent du fait qu'ils partagent, à l'origine, un même amour pour les films. Ce sont les films qui sont à l'origine de mon amitié avec Eastwood. C'est naturel, du coup, que ce soient les films qui priment.

Votre meilleur souvenir de Cannes ?

La première fois que je suis venu [en 1984]. J'ai croisé Harry Dean Stanton, l'acteur de *Paris, Texas*, la veille de son départ pour Cannes. Je lui ai demandé s'il n'avait pas un canapé que je pouvais squatter. Il m'a dit oui, et j'ai pris un billet d'avion le jour même. Personne ne me connaissait. J'ai beaucoup bu, j'ai vu un seul film : *Il était une fois en Amérique*. Je me suis amusé comme un fou, je me promenais partout. C'était mon premier voyage en Europe, et je l'ai prolongé. Vous connaissez le goût des Américains pour les plages européennes...

Propos recueillis par Isabelle Regnier
